

Entretien avec Mohammed Fellag  
par Abida Allouache  
Algérie Actualité 21 décembre 1993



## Le rire, école de la liberté

A Tunis Fellag est une star. Ses spectacles affichent toujours complet. Il joue à guichets fermés. Avec lui les Tunisiens ont découvert une autre image de l'Algérien, celle de l'humour frondeur et plein de gouaille. Fellag témoigne de son temps, de sa société, il raconte une Algérie pleine de contradictions et en pleine mutation.

Vigile incisif, son rire est corrosif et ne ménage rien ni personne. Son rire est tonitruant, aigre-doux ou insolent. Il donne à voir un autre Algérien que celui des clichés répandus à l'extérieur de nos frontières : c'est un Algérien violent, certes, mais aussi tendre, généreux et qui sait rire de tout. Son rire est salvateur, il casse tous les tabous, délivre de la chape de plomb. Le rire de Fellag, c'est la vie qui palpète et explose malgré tout ce qui peut se passer. Il nous fait rire pour rendre supportable l'insupportable. Dans cet entretien, il nous parle de lui, de sa carrière, de ses projets et de la vie qui doit l'emporter quel que soit. X

## **Algérie Actualité : On ne vous a pas vu à Alger depuis juin 92.**

Mohamed Fellag : Après de nombreux spectacles à Ibn Zeydoun et au Mouggar, je suis parti pour une longue tournée au théâtre de l'Européen à Paris, en février 92. J'avais un contrat avec la salle Ibn Zeydoun pour un nouveau spectacle en juin 92. On a tenu 3 ou 4 représentations et la situation s'est détériorée ; on a pratiquement été «obligé» d'arrêter le cycle. Quelques jours après, Boudiaf, Allah yarahmou, a été tué. Depuis sa mort, je n'ai plus joué. Il y a eu une escalade dans la ville.

### **A. A. : Qu'avez-vous fait ensuite ?**

M. F. : Après, les comédiens et les techniciens du Théâtre Régional de Bejaia m'ont demandé de prendre la direction du théâtre. Au début, j'ai refusé, parce que je tiens beaucoup à ma liberté. Mais au bout de 2 mois, je me suis dit pourquoi pas. J'avais beaucoup d'affection pour les gens qui y travaillaient. J'avais d'ailleurs monté là-bas en 1991 une pièce de Mohand Ou Yahia «Sin-Nni» : c'était la première pièce professionnelle en kabyle. Donc, j'ai pris la direction du TRB en octobre 92. Je me suis dit que ça allait me faire un petit recul par rapport à ce que je faisais, par rapport aux événements d'Alger et ça me laissait un petit coin tranquille où je pouvais continuer à créer. J'y suis resté une année, j'avais plein de projets dans la tête, des projets assez fous d'ailleurs qui dataient de 10 f ou 15 ans et que je voulais monter d'une manière très libre, pour une fois que j'avais un espace et les moyens d'aller plus loin.

### **A. A. : Peut-on avoir un exemple de ces projets ?**

M. F. : Il y avait notamment un spectacle sur Hadj M'hamed El-Anka, qui me tient beaucoup à cœur, et que je travaille depuis une dizaine d'années. Une espèce de clip théâtral sur El-Anka. C'est un peu toutes les impressions, les sensations, les émotions que me procure la musique d'El-Anka. J'ai pris le personnage d'El Hadj de la guerre de 1914 à 1962, jusqu'à sa fameuse chanson «El Harndouelah», c'est un travail de création assez spécial au niveau de la forme.

### **A. A. : Vous avez pu le monter ?**

M. F. : Non, c'est-à-dire que c'est resté à moitié. Le décor est prêt. Mais c'était une opération très difficile sur le plan financier. Il faut plus de 35 personnes sur scène, avec des musiciens, des danseurs d'Alger, il fallait prendre des gens d'un peu partout et les moyens financiers n'étaient pas suffisants. Le TRB est un petit théâtre aux moyens qui permettent tout juste de payer les salaires. Bon, on a fait d'autres spectacles. Je crois que les gens étaient contents. Mais, les problèmes financiers, les lenteurs bureaucratiques au niveau du ministère nous ont bloqués.

Vaille que vaille, on essayait d'avancer. Azzedine Medjoubi avait commencé à monter avec les acteurs du TRB, une pièce de J. Worms : «La boutique». Puis il y a eu l'accident de voiture meurtrier qui a fait 3 morts et un blessé

grave parmi les comédiens de la troupe. On a arrêté la création de la pièce. Moi, je commençais à sentir (juin-juillet) que les pesanteurs bureaucratiques du ministère m'empêchaient..., ne me laissaient pas libre dans la gestion du théâtre. J'étais là pour signer des bons de sandwiches des comédiens, de m'occuper de la paperasse. Bien que- je tiens à le dire,- j'avais une très bonne équipe administrative. Mais il fallait être là, ça m'empêchait de m'adonner à la création. Pendant une année je n'avais pas écrit, une bonne ligne, un bon sketch. Il fallait que je fasse un choix, il n'était plus possible de concilier deux choses aussi importantes que la gestion d'un théâtre et une carrière.

En décembre, j'ai décidé d'arrêter. J'ai recomposé l'équipe de comédiens. J'ai engagé des jeunes très intéressants venus de l'INADC pour remplacer les disparus.

Mon choix était fait, il fallait que je m'adonne à ma carrière d'acteur, de créateur. Je pense que c'est ce qui me touche le plus et c'est ce que je sais faire le mieux. D'autre part, on peut me remplacer à la tête du TRB, mais pas au niveau de ma carrière. Je crois aussi que les Algériens ont plus besoin de moi comme acteur dans des spectacles que...

### **A.A. : Qu'avez-vous fait après le TRB ?**

M. F. : J'ai eu des appels de Paris, d'un peu partout pour donner des spectacles. Je suis parti en tournée à l'étranger.

### **A. A.: Vous êtes à Tunis depuis quand ?**

M. F. : Je suis là depuis un mois. Les Tunisiens m'ont proposé de venir monter, ici, mon prochain spectacle. Le titre provisoire est «Delirium Tremens», ce spectacle me tient profondément à cœur, parce que c'est venu un peu de la précipitation des événements de juin- juillet 91 (que je porte comme une blessure). J'avais écrit tout ça à l'époque, il y avait encore un peu d'espoir. On se disait ça bouge, ça tape de partout, mais les Algériens ne tiraient pas encore sur d'autres Algériens. Il n'y avait pas encore ce type de violence que l'on connaît maintenant. Le spectacle est prêt au niveau de l'écriture. Il reste juste des réaménagements à faire. Le sujet est encore plus d'actualité, je réadapte. Je travaille assez vite au niveau de la scène. Je le monte en 15 jours. Je commence à jouer à Tunis fin janvier.

### **A. A.: Et ensuite ?**

M. F. : Après, j'ai une tournée aux USA et au Canada. San Francisco, Los Angeles, Washington, Montréal, etc. Je vais jouer pour la communauté algérienne là-bas. Je jouerais les 3 spectacles «Cocktail Khorotov», «Babor Australia» et le dernier. Mes spectacles changent tout le temps. Si les Algérois devaient revoir «Cocktail Khorotov», ils ne le reconnaîtraient pas. J'apporte toujours des réaménagements, je bouge en fonction de l'actualité. Je suis pris jusqu'en juin. En principe, j'ai une tournée de 15 jours au

Maroc, dans l'Est du pays. Oujda et les villes environnantes. Comme les gens là-bas captent la TV algérienne, j'ai un public. Mais cette tournée n'a pas été formalisée encore. Après juin, je rentre en Algérie. Mon souhait de pouvoir jouer à ce moment-là à Alger... Mais là, c'est un énorme point d'interrogation !

**A. A. : Qu'est-ce qui, selon vous, plaît tant aux Tunisiens dans vos spectacles ?**

M. F. : Je crois qu'il y a un double aspect : d'abord mes spectacles sont le témoignage d'un vécu quotidien, politique d'un pays voisin... Et comme il y a beaucoup de bouleversements chez nous, les Tunisiens suivent ça de très près... Ça les intéresse. J'apporte une vision de l'Algérien, dans ses défauts, sa force. Un Algérien violent, tendre, généreux et en même temps qui peut être bête comme tout... C'est l'humour algérien.

**A. A. : Qu'est-ce que l'humour algérien ?**

M. F. : C'est un humour très frondeur, qui se manifeste généralement dans l'adversité, dans le défi. C'est une manière de défier la société, le pouvoir, la police, armée.

C'est un humour très fin... Depuis belle lurette, les gens ont compris que la seule façon de mettre en dérision le pouvoir, c'est l'humour.

L'Algérien a un humour très cinglant vis-à-vis de la société et des problèmes qu'il vit. Une manière qui rejoint la fameuse phrase du cinéaste britannique qui dit que «l'humour, c'est rendre supportable l'insupportable».

C'est un humour noir, né dans la violence, sans pitié. Ce n'est pas un hasard si une des émissions qui a eu le plus de succès à la radio algérienne s'appelait «sans pitié»... où le journal «El Manchar», chez nous, c'est la scie sans pitié !

Je crois que les Tunisiens découvrent ce côté-là. Les gens ici ne connaissent pas cette image. Ils croyaient que l'Algérien était un type violent, dur, méchant, qui n'avait pas d'humour...

Moi j'apporte aussi une vision personnelle de l'humour, moderne, très rare dans le Monde arabe.

**A. A. : Qu'est-ce qui fait sa particularité dans le Monde arabe à cet humour algérien ?**

M. F. : C'est difficile à expliquer. Ce n'est pas un humour traditionnel, lourd, gentil comme ça... C'est un humour subversif, et en même temps, il y a des références universelles.

**A. A. : Quelles sont vos références dans le monde ?**

M. F. : On est formé de mille et une choses qui forment un langage personnel. Il y a des influences qui viennent de partout. Moi, ma formation

de jeune Algérien des années 50/60, c'est Chaplin, Buster Keaton, Rouiched, Rachid Ksentini. Raymond Devos, Coluche. Mes lectures de Swift, Shakespeare, Molière... Tout ça se combine. J'aime les gens qui vont loin, beaucoup plus que de raconter des blagues mais qui racontent leur société comme Coluche.

**A. A. : Comment un acteur de facture classique comme vous en est arrivé à choisir le rire comme moyen d'expression ?**

M.F. Le rire est un moyen de communication. En Algérie, et ailleurs, où la vie sociale est très dure, le rire est le moyen le plus rapide de communiquer avec les gens. La vie est dure, on se compose des masques. On ne communique pas quand on est dans la méchanceté, dans la tristesse, l'humour sert à casser les barrières entre les gens.

Moi, étant très timide depuis mon enfance, j'ai appris à me servir du rire pour cacher ma gêne, ma timidité. J'ai appris à communiquer à travers le rire. C'est une arme extraordinaire, pour moi, pour combattre ma timidité. Ça me permet de dépasser mes problèmes. Et dans mes sujets, j'essaie d'aller le plus loin possible, de casser les tabous, la violence que l'on se fait vis-à-vis de soi...

A travers le rire, on se défoule. On peut parler de sujet dont on ne pourrait pas parler autrement. Des sujets très durs, comprimés dans notre société depuis des siècles.

**A. A. : Le rire, donc, comme un choix de l'urgence ?**

M. F. : Oui, c'est pour aller plus vite. On est dans une situation d'urgence. C'est pour ça que je travaille très vite mes spectacles. J'écris très vite. Il y a une urgence au niveau de la communication entre les Algériens. A travers mes voyages, mes expériences, j'ai compris que le rire fonctionne très bien. Comme je sais raconter des histoires et observer la société, je me suis dit qu'au lieu de jouer dans des pièces de théâtre classiques, il vaut mieux me lancer dans l'humour.

**A. A. : Comment expliquez-vous le fait que vous soyez si peu nombreux dans cette voie ?**

M. F. : Je crois que c'est une question de formation. Sur le marché je suis sûr qu'il doit y avoir énormément de jeunes qui ont les capacités de faire la même chose que moi. Mais il n'y a pas eu d'écoles, de conservatoires.

**A. A. : Derrière le rire, il y a un métier !**

M. F. : Oui, bien sûr. Moi, j'ai beaucoup bougé, beaucoup appris. La carence de la formation chez nous, dure depuis 30 ans. Le pouvoir de l'époque (et ça continue) n'avait pas du tout intérêt à former des gens dans ce sens-là. C'est comme le théâtre, l'art, c'est l'école de la liberté. Et le rire est subversif.

**A. A. : Est-ce facile, aujourd'hui, de faire rire ?**

M. F. : Il est toujours possible de faire rire. Je crois que plus on est malheureux, plus on a besoin de rire. Ça reste un peu la bouée de sauvetage. Le rire peut être la clef, le passage entre la tragédie et l'espoir. Le rire, c'est la vie qui reprend ses droits. Je crois que tous les Algériens qui courent tous les matins pour voir la caricature de Dilem ou lire le «Manchar », c'est pour ça, Tant qu'on peut rire de choses, ça veut dire que tout n'est pas perdu. On peut rire absolument de tout. En dehors de la vulgarité uniquement.

**A. A. : Votre prochain spectacle va faire rire ?**

M. F. : Pas énormément... Ce sera un rire moins tonitruant. Il y aura des petits moments de rire, des petits sourires qui vont faire mal. Cette fois, j'ai envie d'interpeller mon peuple d'une autre manière. J'ai envie d'interpeller les gens, les terroristes, ceux qui portent la violence, ceux qui veulent partir... J'ai envie d'interpeller le pouvoir, la société.

Pour une fois, ça ne va pas être que le Fellag qui fait rigoler... Ça va être une autre dimension. Je veux apporter autre chose, aller plus loin que le rire, faire penser, pourquoi en 2 ans on a tué plus de 3.000 personnes ? Pourquoi on enfonce de plus en plus le pays ?

**A. A. : Comment appréhendez-vous la situation actuelle du pays ?**

M. F. : Il est très difficile d'appréhender ! Je garde espoir. Je me dis, c'est une lutte, il y a des abcès qui sont en train de crever dans la société. On a été complètement laminé, écrasé par un système idiot, inhumain, où il n'y avait pas de liberté d'expression. On a ouvert les voies à toutes les imbécillités. Pendant 30 ans, on a fait un massacre, dans l'enseignement, par exemple, on a pratiqué la politique de la tête brûlée. C'est un énorme lavage de cerveau qui a été fait pour abêtir les gens. Aujourd'hui, on hérite de ces 30 ans de contradictions et de violences... Certes, rien ne se fait sans rien... On se dit que c'est moins grave que la Bosnie, la Somalie ou l'Arménie...

**A. A. : Alors que des gens partent ailleurs, vous êtes revenu en 1985 pour rester vivre en Algérie.**

M. F. : J'ai décidé de rester parce que je n'ai pas l'âme d'un exilé. J'aime énormément mon peuple, mon pays, même avec les problèmes qu'il y a. J'aime Alger, même si elle est sale, s'il y a trop de monde, que c'est violent. J'aime l'esprit de chez nous. Je suis fait de la même matière. J'aime la poésie de la campagne algérienne. J'aime les copains, la famille, les frères, les cousins, les odeurs de mon pays.

Si je pouvais jouer à Alger, je ne la quitterais pas.

Je pense qu'il faut être dans son pays. C'est là que l'on capte le mieux les ondes vivantes qui font que l'on est ce que l'on est. Je le dis toujours : un olivier ne peut pas vivre au Pôle Nord.

Moi, en tant qu'artiste je ne peux pas exprimer la société française ou tunisienne. Je suis incapable d'écrire un bon sketch dessus.

Par contre, chez moi, je suis inspiré, je travaille tous les jours, je rêve, je phantasme sur ma propre société. Je sens les choses, quand l'Algérie a mal, j'ai mal. Je peux traduire les pulsions de ma société dans mes sketches, des scénarios de cinéma... C'est pour ça que j'ai décidé de rester.

### **A. A. : Avez-vous des rêves dans la vie ?**

M. F. : Mon rêve ? C'est un rêve, un désir, une obsession : le retour à la paix en Algérie. Une Algérie pacifique qui continue à lutter dans la tolérance, à exprimer ses différences dans le respect d'autrui.

Je rêve de retrouver mon public. Me promener, prendre un café tranquillement sans la hantise d'une mitraille... Je rêve de manger une chorba, un couscous avec des amis, aller au resto.

### **A. A. : Retrouver Alger de votre jeunesse ?**

M. F. : Non, Alger d'il y a 25 ans. Alger de ma jeunesse, tranquille, peinarde, où chacun avait sa place.

### **A. A. : Le monde entier vit des turbulences très graves.**

M. F. : Franchement, ça fait un peu peur, comme à chaque fin de siècle, il y a des relents de fin de monde. Une crise économique qui touche tout le monde. Des guerres partout. La terre qui étouffe sous la pollution et le poids de milliards d'individus, un capitalisme sauvage qui gagne toutes les sociétés, les robots qui remplacent les humains. Des riches qui se calfeutrent dans leur richesse et leurs abris anti-atomiques en attendant de partir polluer d'autres planètes en nous laissant dans notre misère, nous les pauvres.

### **A. A. : Quelle serait la solution ?**

M. F. : Je ne sais pas moi comment changer l'égoïsme des sociétés et des gens. Il reste le rire pour garder l'espoir, continuer à vivre. Au moins sa dose de rire pour tenir dans la journée... Et puis il y a les déserts à faire reflourir, par l'entraide. En ce moment, je crois que la vitalité, l'énergie cosmique peut-être même, est détournée négativement. On doit continuer à lutter, à travailler, à rire, à espérer. Ne pas avoir peur de mourir. Parce que mourir fait aussi partie de la vie. Continuer, donc, à croire en la vie, mais pas comme des martyrs, naturellement. Lutter pour que le positif l'emporte, même si parfois on a peur, on angoisse. Continuer à croire en la vie. A.A.